

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Chapitre 1

*Décembre 2011 – Février 2012
Nier la maladie la fera t'elle disparaître ?*

Alors que les journées avançaient, Noël est arrivé à grand pas. Un Noël particulier. Personne n'osait parler du grand animal coincé au milieu du salon. On faisait comme si rien n'avait changé. J'ai emmagasiné des souvenirs d'une beauté immense de cette période de Noël. Nous étions ouverts à toutes les rigolades, à toutes les émotions positives. J'étais reconnaissante de ces moments en famille : un de mes piliers de vie. Sans faire dans le « fleur bleue », cela m'inspirait la famille comme je souhaitais en avoir une plus tard. Elle n'était pas parfaite mais elle était belle, avec de l'amour et du soutien entre tous, des rires, des conseils, des engueulades vite oubliées.

J'ai passé Noël chez mes grands-parents paternels, dans le Sud-Ouest de la France. Comme chaque année, le repas était frugal, les bouteilles se mariaient délicieusement avec les plats préparés par mon grand-père. En général, on passait des heures à table, des heures de joie, où mes joues devenaient vite pourpres, et mes yeux se mettaient à briller. Ce Noël, je ne le savais pas alors, était le dernier où nous serions tous ensemble.

Puis le réveillon est arrivé à toute allure et avec lui, le temps de rentrer dans les Alpes est venu. Nous nous sommes donc retrouvés à Gap tous les cinq. A vivre des moments impérissables, souvenirs chaleureux du bonheur partagé, de l'insouciance, de la vie tout simplement. Le week-end s'est partagé en moments d'une belle intensité : entre le ski, le repas bien mérité après l'effort, les jeux de société en famille. Regarder un film ensemble, le temps comme suspendu, l'harmonie et la sérénité. Des ballades en raquettes succédaient à des phases de farniente, des repas montagnards et des discussions et rires à profusion.

Dans notre tradition familiale nous passions les fêtes de Noël en famille et le réveillon du nouvel an avec les amis. Le 31 arrivant à grand pas, je partais fêter la nouvelle année en Avignon, chez ma meilleure amie. J'y retrouvais le confort de mon enfance, le souvenir de mes années d'insouciance. Nous avons passé la soirée comme au bon vieux temps avec des petits fours, des toasts, un bon repas, une clairette de die et des bons films de Jane Austen. Le côté romantique, l'aspect fleur-bleue et une pensée émue pour mon père. Etant infirmière et me connaissant depuis plus de dix ans, je savais qu'elle comprendrait, qu'elle saurait les émotions et sentiments par lesquels j'allais passer. Peut-être les savait-elle même avant que ces sensations ne m'arrivent. Mais plus que tout, d'une certaine manière, son métier me rassurait. Je pouvais tout lui exprimer, le nom de la maladie, les symptômes, les traitements, ces termes lui étaient familiers.

Dans cette période particulière de ma vie ou rien n'était plus certain, j'avais besoin de quelqu'un qui n'éprouvait pas la peur. Nous n'avons pas trop parlé de la maladie, je n'en avais pas spécialement envie. Mais entre amies, à un moment donné, plus besoin de parler, de s'exprimer, les informations passent naturellement. Là, en ce passage à l'an 2012, je ressentais le soutien et la compréhension. La fatigue m'a vite terrassée, j'étais couchée tout juste après minuit et les messages



aux proches. Bonne année, à toi aussi, meilleurs vœux, bonne santé... La santé, c'était le vœu que j'ai le plus exprimé ce soir-là. Je me rendais compte de la joie et de la chance que j'avais d'être en bonne santé lorsque quelqu'un de très proche de moi était en train de la perdre. A ce moment-là, les « bonne santé » qui étaient habituellement dénués de sens reprenaient leur valeur première : le souhait profond que la personne aille bien.

Je reprenais ensuite le chemin de la maison, mon retour sur la côte d'Azur était en même temps un retour au calme, après avoir vécu tant d'émotions. Mais aussi paradoxalement, le retour dans la solitude, qui à cette époque pouvait me peser. J'ai repris le travail sans rien dire de ma nouvelle situation à personne. Après tout, je n'étais que la fille d'un père malade, rien de spécial, rien de particulier là-dedans. De mes collègues et de mes amis, peu étaient au courant. Pourquoi n'ai-je pas voulu dévoiler cette information même à mes amis de la région ? Sans doute car je ne voulais pas donner de réalité à cet état, ne pas accepter la maladie, ne pas la nommer sur une place publique, n'était-ce pas lui nier toute existence ? Et puis, le mental et l'égo me la faisaient aussi taire dans le milieu professionnel par peur du regard des autres, que j'estimais être un regard de pitié et d'incompréhension. A quoi servirait-il que ces autres sachent que je traversais une période si délicate ? A quoi servirait-il qu'ils sachent que mon guide plus que mon père était malade, et que cette maladie avait de grande chance de disparaître ? Oui, j'étais extrêmement optimiste quant à la situation. Après tout, ma mère avait réussi. L'image que j'avais de mon père, fort, plein de volonté et de vie était incompatible avec lui perdant face à cette chimère.

Au travail, en même temps, je découvrais mes nouvelles responsabilités, la solitude du chef, par de petites choses, des non-dits tels le changement de rythme, les personnes avec qui je mangeais le midi, les pauses qui disparaissent. Le sport, pour lequel je n'arrive plus à trouver le temps. J'étais sans cesse en quête de légitimité, je voulais prouver au monde que j'étais digne de ce nouveau poste, qu'il était mérité. Je me montrais intransigeante avec moi-même et, avec le recul, avec les autres. Je ne souhaitais que faire évoluer et grandir les personnes de l'équipe, mais comment le faire quand moi-même j'étais dans un train à grande vitesse sans être stable sur mes jambes ? Pour combler ces difficultés, je me suis mise à une nouvelle activité : le jeu de rôle. Quel élément salvateur : incarner un autre personnage, avoir des qualités et défauts différents, pouvoir tout expérimenter sans peur du jugement, pouvoir se tromper sans conséquences graves. Au début je me sentais perdue, bizarre, et puis j'ai pris de la joie à faire jouer mon imagination, à vivre des aventures dans un autre monde.

Le mois de janvier s'étirait au rythme des jeux de sociétés, des jeux de rôle mais également des longues soirées au travail et des week-ends de fatigue intense. Je laissais de côté les émotions, la maladie n'existait pas. Mes parents sont descendus me voir à la fin du mois, et par ironie, je suis tombée malade, une grippe carabinée. Une manière de me dire : « arrête-toi un peu ». Une manière aussi de retrouver le juste équilibre des forces : mes parents s'occupaient de moi, comme si j'avais à nouveau dix ans. Sans m'en rendre compte, j'en étais revenue à cette croyance enfantine et simpliste du soutien générationnel des parents vers l'enfant. Les parents n'avaient pas le droit d'être malade, leur rôle n'était-il pas de prendre soin de leurs fils et de leurs filles ? Je n'avais pas peur de le reconnaître : cette pensée qui aurait peut-être fait sourire ou au contraire aurait fait bouillir quelqu'un d'extérieur, était présente, ô combien intérieurement présente dans mon esprit. J'avais envie de le dévoiler mais je ne le faisais pas. En jetant un coup d'œil honnête sur mes situations passées, je pouvais m'affranchir de certains tabous mais pas de tous, pas à ce moment-là. Et pourtant, je sentais que c'était par ce biais que mon évolution était possible.

Malade, oui ; alitée non. Je ne souhaitais pas me reposer. Je continuais le travail, je persistais dans mon apprentissage du métier, je renonçais à montrer mes faiblesses. La neige m'a alors forcée à ralentir la cadence. Pour une haut-alpine, voir de la neige à Antibes me réjouissait énormément. Cela m'a également stupéfaite. J'avais l'habitude de la neige ; des routes blanches ; de la conduite sur l'asphalte un peu gelé. Mais je n'étais pas du tout préparée à voir des images apocalyptiques de



voitures abandonnées sur les bas-côtés, des rangées immobiles sur plus de dix kilomètres, le silence alors que je prenais le chemin du retour. Je prenais conscience que la zone azurée était effrayée par la neige car elle n'était pas équipée pour y faire face. A la fin de ces journées blanches, j'entamais la préparation de ma valise pour partir à l'autre bout du monde, en voyage professionnel : Washington m'attendait. Le mois de février débutait sur les chapeaux de roue.

Quand je partais en voyage pour le travail ou pour des raisons personnelles, je gardais toujours cette âme d'enfant émerveillée. Tout pays était riche en découverte, il m'ouvrait à de nouvelles perspectives, il me partageait des émotions, il me faisait ressentir. Ce voyage à Washington était donc une extraordinaire opportunité et une chance. Les journées étaient chargées, intenses, on travaillait sans relâche. Mais j'ai également gardé en mémoire les fous rires avec mes compagnons de voyage, les échanges de regard, les apéros et la joie de visiter la ville lors de notre jour de repos. Nous avons parcouru des kilomètres à pied, entre les différentes sections de la ville, les différents monuments plus grands les uns que les autres, la « rencontre » chargée d'intensité avec Lincoln. Les espaces verts, les grandes esplanades. Et le vide ... humain. Nous étions seuls au monde, à déambuler dans les ruelles, comme si la ville nous appartenait.

